



Entretien avec Roger Fournier, écrivain d'ici

Q. Roger Fournier, pouvez-vous nous raconter les meilleurs souvenirs d'une enfance passée à St-Anaclet?

R. Les meilleurs souvenirs remontent à peu près à l'âge de cinq, six ou même sept ans. D'ailleurs, il y en a un qui est tellement fort qu'il revient dans "Les cornes sacrées" (1): quand Norbert est en route entre le Bic et St-Fabien, avec son taureau, je décris le matin au soleil levant ou presque, au moment où les paysans sont dans le champ; c'est encore l'époque des chevaux, il y a très peu de tracteurs. Bien ça, c'est un souvenir de St-anaclet où je m'étais levé un matin et partais pour l'école à sept heures. C'était au mois de mai et le soleil, à l'heure qu'il était, était encore assez incliné et frappait sur le village en passant par-dessus la côte de la maison chez-nous et sur le fleuve. C'était d'une luminosité extraordinaire, il y avait des odeurs fantastiques: c'est la terre qui se mettait en marche pour la chaleur. C'était le printemps. J'avais été frappé par ce truc-là, même que j'en avais fait une composition française au collège plus tard. Mais c'était tellement puissant ce souvenir-là que je l'ai travaillé trois, quatre fois, jusqu'à... ma dernière composition que sont ces quelques pages dans "Les cornes sacrées". J'étais sorti de la maison. Il y avait mon père qui labourait dans la côte en face et je l'entendais parler aux chevaux. J'entendais les bruits des chaînes, les trains de fer qui frappaient sur les baculs. C'était fantastique. Pour moi, ça a été un beau moment, un des plus beaux. A part cela, il y a tous mes souvenirs de mes relations avec ma mère et mon père. On a été élevé dans notre famille avec beaucoup de tendresse. Ma mère, qui a eu dix-huit enfants, a toujours été très tendre pour nous. Et mon père aussi. C'est mon grand-père qui, lui, faisait le "gueulage" à la maison. Il criait et il cherchait à nous accrocher quand on était trop malcommodes pour nous frapper avec la "strappe" comme on disait. Mais on se sauvait, on courait plus vite que lui. Et mon père était toujours très bon. Il ne nous frappait pas. Bien sûr, il "gueulait" comme tous les pères, mais il ne se passait rien. Il avait assez d'autorité pour qu'on lui obéisse sans nous toucher.

Il y a un autre beau souvenir que je vais essayer de raconter. Il y a, par exemple, beaucoup de souvenirs du matin, de l'avant-midi, avant que j'aille à l'école, ou quand le soleil frappait dans la maison. C'était très beau.

Il y avait les enfants qui restaient, jouaient ou ne faisaient rien, et une atmosphère fantastique avec le poêle à bois qui chauffait. Et maman qui vaquait à ses occupations. J'ai eu beaucoup de jours comme cela, que j'ai gardés, qui me restent parce que c'était vraiment un moment de matrice pour moi. C'était vraiment le temps pur, très fécond, de relations absolument innocentes avec mes frères, mes soeurs, et ma mère. Je dis innocentes parce que je ne savais absolument pas ce qui se passait. Et ma mère, qui n'était pas une personne instruite, mais qui était une vraie mère, nous enveloppait comme cela. On la voyait soigner le bébé et l'allaiter. Parce qu'il y a toujours eu un bébé! Il y en avait un qui se traînait par terre, un autre qui était dans le ber, celui qui avait deux ans, celui qui avait trois ans, et elle qui était enceinte tout le temps. Et on la voyait s'asseoir, prendre un bassin d'eau tiède en face du four ouvert, se mettre à la chaleur, désemmailloter le bébé (à l'époque le bébé était toujours emmailloté), le nettoyer, le laver, le prendre, soulever son tablier et le faire boire au sein. Ces scènes là me sont toutes restées. Et c'est vraiment du temps de matrice pour moi; je pense que ça a été très important.

Si on ajoute cela à la vie sur la terre, en extérieur, quand je sortais, le contact avec les animaux, le vent, la pluie, etc. . . , je pense que ça a contribué à me donner quelque chose que je trouve capital pour moi: l'harmonie, le besoin d'harmonie. Je ne vis pas s'il n'y a pas d'harmonie, je ne suis pas capable. Et aussi un certain sens des forces de la nature, une acceptation de la nature. Parce que la nature n'est ni bonne, ni méchante. Elle "est" la nature. Quand on dit que la mer est belle, la mer est bonne, moi je me marre. La mer peut très bien être méchante, elle peut nous engloutir. Et elle peut être très très belle, nous faire rêver, évidemment. Elle est aussi un des symboles les plus extraordinaires au monde. On peut rêver au symbole de la mer pendant des années. Comme être humain, on peut passer sa vie à rêver à cela, et d'ailleurs on le fait. Pour moi la mer c'est la source, c'est de là qu'on vient. Et c'est pour cela que la femme est aussi importante: le ventre de la femme, c'est la mer. Et c'est pour cela qu'il y a un personnage qui s'appelle Thalassa dans "Les cornes sacrées", parce que c'est le symbole de la mère et de la mer (Thalassa veut dire "mer"). Je me suis nourri à Ferencszi qui

a écrit une théorie que je trouve fabuleuse, dans un petit livre qui s'appelle "Thalassa" (en sous-titre "Psychanalyse des origines de l'humanité") (2). Et lui, il dit une chose que je trouve très belle: au début, il y a des millions d'années, tout ce qui vivait était dans un milieu aqueux, tout était dans l'eau; à un moment donné, il y a eu une catastrophe et des êtres ont été projetés hors de ce contexte. Ils ont été obligés de se défendre, de se développer. L'évolution a passé par là. De sorte que tous les mammifères, dans leur acte de procréation, ce qu'ils font, c'est de tenter de retourner à la mer.

Q. Et les meilleurs souvenirs de vos années d'étude au Séminaire de Rimouski. . .

R. Ah oui, j'en ai, mais cela serait plus global si j'en parlais. Ça a été, je dois dire, très difficile pour moi. Quand je suis parti pour le collège, à quatorze ans, je suis passé du XIXe siècle au XXe. Ça a été un bond terrible pour moi. Je sortais d'un milieu où il n'était pas question de littérature. J'avais lu un livre, "Un homme et son péché" et j'avais écrit six lignes de composition française. J'étais innocent, comme Norbert est innocent (c'est moi que je suis allé chercher à cet âge là quand j'ai décrit Norbert). Donc tout d'un coup, il y a eu des grammaires (quatre grammaires), du latin. C'était terrible. Et je ne savais pas où je m'en allais du tout. Mais au bout de deux ans, je ne sais pas ce qui est arrivé, je me suis mis à aimer cela. J'ai cessé de m'ennuyer (parce que je m'ennuyais de la ferme; moi, je me préparais à remplacer mon père sur la ferme), et tout d'un coup je me suis aperçu qu'il y avait des choses qui étaient belles et que des gars avaient écrites dans des livres, des poèmes, des romans. . . J'ai trouvé cela très beau. Et la musique aussi. J'ai découvert la musique à ce moment là, autre que la musique traditionnelle, folklorique. Et ça a été extraordinaire pour moi ces découvertes là. Je suis devenu passionné de musique, de poésie, etc. . . Si bien que j'ai négligé beaucoup mes études académiques, et que j'ai eu de moins bonnes notes pendant plusieurs années. Je n'ai pas été un élève brillant, mes professeurs peuvent vous le dire, s'ils ne sont pas morts. J'étais couci-couça. J'étais un type assez rêveur, pas capable de se prendre en mains. Je crois que j'ai fait un effort la dernière année, en physique. C'était la huitième et la dernière, et il fallait que je passe le bacc. qui était très sérieux. Et j'ai vraiment donné un grand coup de collier pour passer honorablement.

Le souvenir le plus marquant, ça a été ma rencontre avec Vigneault, que je voyais de loin. Il était deux ans avant moi et il me fascinait parce qu'il était poète (il écrivait des poèmes dans la revue qui s'appelait "La Vie Ecolière"); il me fascinait même physiquement. Et quand j'ai été dans la même salle que lui, en Méthode (lui était déjà en Belles-Lettres), je me suis arrangé pour entrer en contact avec lui. En patinant un soir, sur la glace, je l'ai "bumpé" comme il faut et il est tombé. Il s'est relevé furieux, il criait contre moi et j'ai dit: "C'est rien, t'énerve-pas, je voulais te parler". Il s'est calmé et je l'ai amené dans la salle d'études. J'avais eu en prix l'année précédente, une anthologie de poésie et je lui ai dit: "Je sais que tu fais des vers, regarde". On est devenus amis, et ça a été la plus grande amitié de ma vie, qui dure encore. On s'est vus tout le temps, on a continué le cours, on s'est retrouvés à l'université, et après l'université, jusqu'au moment où il s'est marié, on a vécu dans la même chambre. Puis après, ce fut la séparation: lui s'est marié et moi je suis parti pour Montréal. Mais on a continué à se revoir après, j'ai même travaillé à la mise en scène de ses spectacles pendant quelques années, au tout début. Maintenant, je n'ai plus le temps. C'est "le" grand souvenir.

Pour le reste, ce sont des moments d'excitation, d'émerveillement. Ou alors, par exemple, des professeurs qui sans le savoir, m'ont donné le goût de quelque chose. Il y en avait un qui s'appelait Robert Michaud, qui était petit, tassé sur lui-même, sportif, et je le trouvais extraordinaire parce qu'il était allé étudier à Rome et qu'il aimait beaucoup le grec. Ça m'a d'ailleurs servi quand j'ai commencé "Les cornes sacrées"; pas dans la version qu'on a, qui a cent-cinquante pages en moins (le pourquoi et le comment du livre, on l'a enlevé et on a juste gardé Norbert et son histoire). Je racontais cela: un jour il y avait une tête de taureau dessinée au tableau et il



Roger Fournier [à gauche] et Gilles Vigneault.

nous avait dit: "dans la langue hébraïque, il y a eu la lettre à l'f, mais avant il y a eu la tête de taureau renversée, et c'est un signe qui a donné la lettre à l'f, qui est devenue la lettre alpha". Ça, ça m'avait fasciné, et j'aimais beaucoup cet homme-là. J'étais mauvais en grec, je n'arrivais pas à avoir de bonnes notes tellement. Pour moi c'était une gymnastique de l'esprit, moi qui étais encore paysan (je l'ai été jusqu'à vingt-cinq ans, et je le suis d'ailleurs encore aujourd'hui: je me suis acheté un bout de terre et je cultive). Intellectuellement, pour moi c'était difficile de faire du grec et j'arrivais mal, mais j'aimais cela.

Donc, il y a encore ce genre de souvenirs-là, d'un professeur qui sans le savoir a dit quelque chose qui m'a frappé et dont je me souviens encore aujourd'hui. Qui m'a guidé, qui a fait que plus tard je n'ai eu qu'une idée, c'est de partir et d'aller en Grèce. Il y avait lui et l'abbé Georges Beaulieu que j'ai revu il y a à peu près cinq ou six ans. On ne se parle pas, on ne se voit pas, on ne s'écrit pas, mais j'ai gardé une grande affection pour des gens comme ceux-là. Comme l'abbé Perreault (lui, je ne sais pas s'il est mort), et l'abbé Charles Morin qui dirigeait la fanfare dans laquelle je jouais. Ce sont des hommes qui ont dit des choses qui m'ont frappé, m'ont guidé tout le temps. Pour moi, ils sont restés des phares. Des hommes qui ont dit des phrases qui pour eux étaient peut-être banales, mais qui pour moi ont été capitales. L'amour que j'ai de la Grèce me vient de détails comme cela. Comment ça se fait que j'ai eu envie de faire naître un taureau dans le Bas du Fleuve et de l'envoyer dans l'île de Crète? C'est vraiment fabuleux, ça ne tient pas debout. Pourquoi? Pour moi c'est inexplicable. Quand j'y suis allé pour la deuxième fois et que j'ai redécouvert le palais de Cnossos (je l'avais oublié, j'étais déjà allé en 69, je connaissais bien sûr l'histoire du roi Minos, de son labyrinthe, du minotaure. . .), je ne savais pas (ou je l'avais oublié si je le savais), que le taureau était l'objet d'un culte à l'époque. Le palais du roi Minos était orné d'une paire de cornes tout le tour, on le voit très bien aujourd'hui sur la maquette à Héraclione. C'était un culte le taureau! Fabuleux! La force symbolique du taureau, c'était extraordinaire pour eux. Alors quand j'ai revu cela il y a deux ans, ça a été une émotion fantastique. Je "braillais". En marchant du port d'Héraclione jusqu'au palais comme je l'ai fait vraiment pour être capable de la décrire, en passant par la rue du marché, c'était absolument extraordinaire cette émotion-là, je l'ai gardée jusqu'ici, elle m'a transporté. . . Je savais que je m'en allais à Cnossos, mais je ne savais pas comment et quand. J'ai fait cette promenade là à pieds, deux fois, trois fois. C'est six ou sept kilomètres. Le taureau s'est mis en marche là, à ce moment-là. Et j'ai trouvé la fin comme cela, comment il passerait par la place du marché et que tout le village se mettrait en marche derrière lui. Et le saut de Norbert à la fin, je l'ai vu parce que j'ai revu les fresques où il y a ce saut-là dans le palais de Cnossos. Puis comment cela se fait que j'ai eu l'idée de faire jouer Norbert avec le taureau? Pour moi c'est

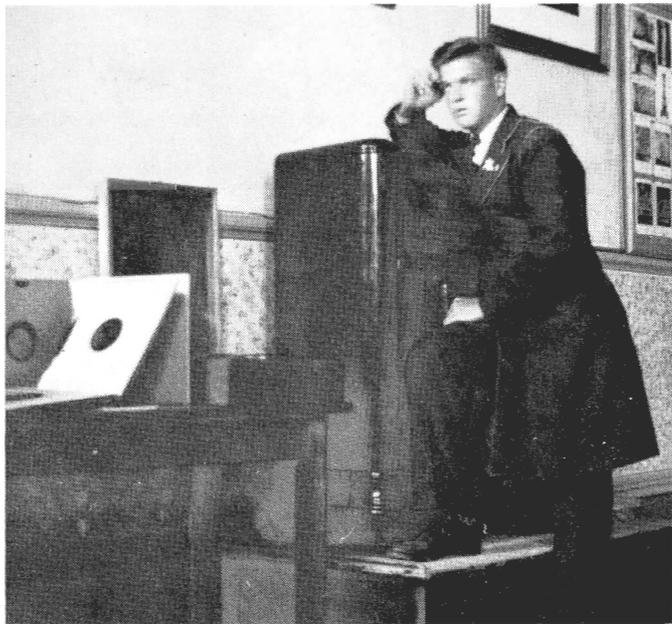
inexplicable. Je ne le sais pas. Et que cela m'a tellement servi. Les quatre-cinquièmes du livre étaient écrits et je ne savais pas encore ce que cela donnerait. Mais si Norbert n'avait pas joué avec son taureau, s'il ne l'avait pas dressé, s'il n'avait pas sauté avec lui, je n'aurais jamais pu faire le saut de la fin. Et la boucle est extraordinaire quand on arrive là.

Donc il y a eu cet amour de la Grèce que m'ont inculqué des hommes comme cela, qui l'ont fait sans le savoir. Je leur dois une reconnaissance extraordinaire. Et dès que j'ai eu un sou, dès que j'ai eu quitté le collège, je me disais: "Un jour je voyagerai. J'irai en France, bien sûr, mais il faut que j'aïlle en Grèce". Et je suis parti pour Paris en 1957 et je me suis dit: "Bon, là je reste à Paris, mais il faut que j'aïlle en Grèce".

J'y suis allé sans un sou. Et je suis resté pris avec ma femme et des amis à Athènes, une semaine presque sans manger. Mais j'étais heureux. Et j'y suis retourné en 69; ça a été un très beau voyage, plus facile. Et je suis allé encore pour finir le livre il y a deux ans.

Q. Les valeurs véhiculées par la famille et l'école à ce moment-là, c'était quoi?

R. C'était quelque chose qui n'existe plus aujourd'hui évidemment. On naissait catholique, la famille était sacrée, le prêtre était un être qu'on respectait; c'était lui qui avait raison. . . Ca ne nous empêchait pas de porter des jugements assez sévères sur certains de nos maîtres (entre amis, plus ou moins ouvertement). Mais on les respectait quand même. On marchait. On a suivi le rang. Puis on allait à la messe et on a continué d'aller à la messe après être sortis du collège, pendant un certain temps, parce que c'était là. On était nés catholiques, mais alors, profondément.



Roger Fournier au petit Séminaire.

Q. Vous avez quand même refusé ce qu'on vous imposait comme valeurs, vous avez réagi à cela?

R. Oui, très violemment. A un moment donné, pour moi, ces valeurs-là n'ont plus été vraies, et ça explique peut-être une certaine violence verbale dans mes premiers livres. Quand j'ai commencé à écrire, mon premier geste a été de crier "non" à cela. Parce que j'étais en lutte, sans le savoir, dans mon inconscient, dans mon subconscient. Tous ces problèmes qui existent à cause de la mort et qui étaient annulés par la présence de Dieu! On était à l'abri grâce à Dieu; ça allait bien, il y avait Dieu, tous les problèmes s'étaient réglés. Puis tout d'un coup tu dis: "Dieu, c'est bien beau, mais peut-être qu'il y a autre chose, peut-être que ce n'est pas vrai". Et quand le doute nous prend et qu'on écrit (on écrit parce qu'il y a de l'angoisse), fatalement, cette lutte-là fait que les premiers livres qu'on fait (c'est mon cas) sont violents. C'est le cri, le refus. "Inutile et adorable" (3), c'était un geste comme ça et beaucoup "Le journal d'un jeune marié" (4). C'étaient

des livres qui disaient "non", "non". Je ne sais pas quoi, mais "non". C'est le refus, et cela dure un certain temps, jusqu'à ce que pour moi il y ait une certaine sérénité que je trouve dans "Les cornes sacrées" par exemple, où Dieu c'est un mythe, c'est l'acceptation du mythe. C'est que Dieu a été inventé par les hommes et quand on sent cela, c'est merveilleux, c'est extraordinaire, parce que tout devient si simple. Bien sûr, l'angoisse est toujours là parce qu'il reste qu'il faut accepter le fait qu'on va mourir. Il n'y a qu'un problème; on écrit parce qu'il y a des problèmes, mais surtout un: c'est qu'on va mourir, c'est tout.

Q. Est-ce que la politique était un sujet de discussion dans votre famille?

R. Non, pas vraiment. On a été apolitiques pendant toute notre vie. Les gens de ma génération, on ne lisait pas les journaux. Evidemment, dans d'autres facultés à Laval à l'époque, en 52-53, il y avait des gens qui étaient politisés plus ou moins, c'est certain; probablement les gens en Droit par exemple, et en Médecine peut-être. Il y en avait qui lisaient "Le Devoir" et des choses comme ça. A Rimouski, on avait "Le Devoir" dans la salle de lecture, mais moi et mes copains on lisait la page artistique et c'est tout. Le reste, on ne le savait pas. On savait que Duplessis était au pouvoir, que Godbout était au pouvoir ou qu'il l'a été, et Duplessis était là, mais c'est tout. Et ça marchait comme cela. On votait. . . Il y a eu des fois où je n'ai pas voté, mais ça n'avait pas d'importance. La politisation est arrivée au début des années 60. Moi j'ai commencé à être politisé à Paris, parce que j'ai eu des amis qui, eux, étaient tous politisés.

J'ai pris conscience de cela à vingt-sept, vingt-huit ans. Avant, j'étais un gars qui s'occupait de littérature et le reste ça marchait, ce n'était pas important. C'est devenu plus ou moins important pendant un moment. Et puis aujourd'hui en réalité, je retrouve cela pas tellement important, parce qu'au bout du compte, ces gens-là, qu'est-ce qu'il restera de ce qu'ils ont fait, dans cent ans, dans deux mille ans? . . . Je les aime bien. Il y a des gens en politique que je connais (pas personnellement, très peu), et que je trouve très sympathiques. Mais ça reste qu'on fait de la politique, puis on se débat. . . Moi je ne suis pas contre. Je trouve cela beau, je trouve qu'il y a des gens qui se dévouent, c'est merveilleux, ils ont beaucoup de mérite. Mais pour moi, les grandes valeurs sont ailleurs. Je comprends qu'on soit embarqué dans certains mouvements et qu'on fonce, et qu'on dise qu'il y a des valeurs importantes, et c'est vrai que le Québec il faut le sauver, et c'est vrai qu'on a besoin de notre identité. Je suis 100% d'accord avec cela. Mais je me dis toujours. . . N'allons pas trop loin. Moi j'aime bien prendre le recul de deux cent mille ans par exemple; je trouve que deux cent mille ans, c'est à peu près l'équivalent d'un battement de coeur dans la vie d'un homme. N'allons pas si loin, prenons seulement cinquante mille ans, ou cinq mille ans. Ce n'est pas beaucoup cinq mille ans. Dans cinq mille ans, New-York sera peut-être un verger où il y aura de belles pêches. Ou un désert. Même dans cent ans, entre New-York et Montréal, il n'y aura plus un maudit pouce de terrain vacant, ça va être des maisons. De toute façon, je dis cela parce que le principe de croissance (qui est là, on ne peut le nier, on vit avec lui), porte en lui le principe de la destruction. On est cuits! A ce moment-là, bien sûr, il faut faire de la politique, il faut des gens pour diriger le monde, mais pour moi cela reste quelque chose de plus ou moins strionique finalement. C'est important, c'est très important, c'est capital, mais il y a des choses qui sont encore plus capitales. Quelqu'un qui rentre chez lui le soir et qui a mal à son âme, cela me paraît plus fondamental que le référendum. On va le faire le référendum, on va dire oui ou non massivement (plus ou moins massivement, merci), mais ça va changer quoi? Dans cent ans, on n'existera probablement plus les Québécois comme race, comme peuple. C'est très possible qu'on n'existe plus, c'est même pour moi inévitable. Ca ne me fait pas rire, je ne suis pas cynique en disant cela, je trouve ça très pénible, mais on ne sera pas le premier peuple à avoir disparu de la carte. On a fait disparaître les Indiens qui nous précédaient!

Q. Y a-t-il certains personnages de votre milieu dont vous souvenez plus particulièrement?

R. Il y a des personnages qui sont revenus dans mes contes par exemple. Je vais commencer par le premier: mon père, à

qui j'ai dédié "Les cornes sacrées", est vraiment "le" personnage que j'ai admiré et que j'admire encore. Il m'a marqué beaucoup parce qu'il était pour moi un vrai père. La notion de père, pour moi, plus ou moins déifiée, elle me vient de lui. Donc lui a été un personnage très important. Mais des êtres caractéristiques, des gens qu'on observe, il y en a beaucoup. Un de mes grands-oncles qui s'appelait Ephrem et qui sert dans un de mes contes de "Les filles à Mounne" (5). Un autre que je n'ose pas nommer parce que j'ai peur qu'il ne soit pas mort et qu'on aille mettre le doigt dessus, à St-Anaclet. Il y en a trois ou quatre à St-Anaclet, des bons hommes formidables, très hauts en couleur, extraordinaires, que j'ai vus tellement souvent venir à la maison, pour affaires, pour venir faire battre le foin, ou cribler. Comme par exemple, une scène que je décris: quand Norbert reste à la maison, le samedi, pour gratter les cochons (ça c'est une scène que j'ai vécue, on m'a affecté au "grattage" des cochons le samedi, et à la réception des truies). A ce moment-là, j'ai vu des hommes venir chez moi et je les regardais. Ils m'ont impressionné beaucoup. Ils étaient très hauts en couleur dans leur façon de parler, de cracher ou de se moucher... Des trucs comme cela.

Q. Quelles relations existaient à ce moment-là entre un village qui s'appelait St-Anaclet et une ville qui s'appelait Rimouski?

R. Il y avait très peu de relations. C'était vraiment le village vers la ville. La ville était grande, il y avait des automobiles, du monde instruit, du monde riche. Il y avait de l'argent dans la ville, puis des affaires extraordinaires. Et c'est tout. Pour moi étant enfant, c'était cela. La ville c'était l'endroit où pouvait venir quelqu'un. Ils venaient d'où? On ne le savait pas. Rimouski? Québec peut-être? Il y avait les passants, les "pedlers" qui arrivaient avec leur petite valise et qui vendaient du liniment, du Pain Killer, des aspirines, du Rondall, des patentes comme ça. Et il y avait les gars qui essayaient de nous vendre des instruments aratoires. C'étaient des gens qui passaient et qui arrivaient en voiture. Ils venaient de la ville. C'était ça nos relations. Ou alors, c'était l'endroit où on allait acheter certaines choses que l'on n'avait pas au village. Mais, aller à la ville, c'était un voyage! Ça prenait un bon vingt, vingt-cinq, trente minutes en boggie. Puis on arrivait là et on était impressionnés par la cathédrale de Rimouski qui était grande, et les rues avec de l'asphalte. On n'avait pas d'asphalte à St-Anaclet quand on était jeunes. Aujourd'hui, il y en a pas mal à la grandeur du village et même un peu plus loin, mais à l'époque il n'y avait pas de pavé, il y avait un trottoir en bois et c'était boueux. Mais la ville, c'était la chose qu'on regardait de loin, et c'est tout. Bien sûr, on allait vendre un peu de choses à la ville. Oui, d'ailleurs, très peu cher merci. Moi je suis né avec la crise, en 29. Alors toute mon enfance a été marquée par cette pauvreté là. J'ai un souvenir, tiens... J'avais quatre ou cinq ans. On a chargé un camion un matin: cent poches de pommes de terre, de cent livres chacune. Des grosses poches, à dix cents la poche. Pour avoir \$10.00. Vous vous rendez compte? Et on a vendu du bois pour payer les études de l'un de mes frères à l'école d'agriculture, à \$4.00 la corde livrée à Rimouski, avec les chevaux. C'était ça nos relations avec la ville.

Q. Mais comment un petit gars de St-Anaclet, fils de cultivateur, réussit-il à pénétrer le milieu hermétique de la radio et de la télévision, alors qu'il a à peine vingt-cinq ans? Comment avez-vous fait?

R. Je dois dire que je suis un instinctif. J'ai tout fait dans ma vie par instinct. Uniquement. Pas de raisonnement, vraiment. Un moment donné, j'ai dit: "Je vais à la faculté des Lettres". En 1950, quand j'ai pris cette décision-là (j'étais en Rhétorique), c'était vraiment monumental comme connerie. Parce que j'avais quoi comme débouché? On ne pouvait même pas enseigner! Et le salaire d'un professeur à l'époque, c'était de \$2500—\$3000, pour un licencié en lettres. Mes condisciples ont ri de moi à gorge déployée pendant deux ans. Ils m'ont dit: "T'es fou, tu vas crever de faim". J'ai dit: "Oui, mais j'ai envie de faire cela. Et je verrai bien. Pour moi les valeurs c'est ailleurs". Les curés me disaient: "Ecoute, tu ne veux pas faire un prêtre, tu ne veux pas, tu ne veux pas. Bon. Pourquoi tu ne serais pas médecin? T'es un bon garçon, t'es une bonne pâte d'homme, t'es pas méchant, tu pourrais être

un bon médecin". J'ai dit: "Non, j'ai envie de faire cela". Et je suis allé là. Deux ans d'études relativement faibles. Car je n'ai pas été, là non plus, un bon élève. Je me suis marré: c'était la grande libération. On séchait beaucoup de cours, on se promenait, on a commencé à avoir des blondes. C'était merveilleux. Finalement, j'ai eu ma licence. Pas tout de suite, parce que quand je suis sorti, il me manquait des heures de cours et j'ai rattrapé cela plus tard par une petite thèse en anglais.

Et j'ai fréquenté des gens de théâtre à l'université. J'ai perdu mon temps! Mgr Savard nous a engueulés. Il nous disait, à Vigneault et à moi: "Mes enfants, mettez-vous donc aux choses sérieuses, laissez tomber le théâtre. Vous faites de la troupe des Treize, vous perdez votre temps avec cela". On le haïssait bien quand il nous disait cela, parce qu'on allait le voir, Vigneault et moi, assez souvent. Et j'avais connu des gars, donc, qui faisaient cela. Un dénommé Jacques Duchesne qui avait gagné un prix d'ailleurs, au théâtre amateur. Et quand je suis sorti, j'ai dit: "Qu'est-ce que je fais?" Ils m'ont dit: "Si tu veux enseigner, il faut que tu ailles dans l'Ouest canadien" (Il n'y avait aucun poste de professeur d'ouvert à Québec). J'ai dit: "Qu'est-ce que je vais aller faire dans l'Ouest canadien?" D'abord, je me suis regardé et je me suis dit: "Je ne sais rien, je ne vais quand même pas aller emmerder ces gens-là. Je n'ai rien à dire". Et il y avait des gens que je connaissais et qui disaient: "La télévision est ouverte, ça vient d'ouvrir. Il y a un poste. Puis là j'ai écrit une demande d'emploi au directeur du poste. Il a dit "oui", il m'a accepté. Je suis rentré comme cela, et je suis resté quatorze mois. On a ouvert le poste de télévision à Québec en 1954, le 18 juillet. J'étais entré le 31 mai. Je ne connaissais rien là-dedans. Et j'ai tout fait. J'ai vraiment été pris par les oreilles et plongé dans la télévision comme un chat dans l'eau. Et je me suis adapté.

Au bout de quatorze mois, j'étais vraiment écoeuré, parce qu'on travaillait sept jours par semaine, à \$50 par semaine. C'était effrayant, "le" boulot. Le premier contact avec la vie... Moi j'ai travaillé beaucoup quand j'étais jeune. Pour payer mes études, j'ai été bûcher du bois, parce que je savais qu'il y avait des arrérages à payer au collège. Toutes mes vacances! J'ai travaillé comme assistant-maçon avant d'entrer à l'université, et j'ai été bûcher du bois pour payer ma première année d'université. J'avais l'impression d'être vraiment un homme. Même quand j'étais à l'Université, je me disais: "Je sais ce que c'est le travail". Mais je me suis aperçu d'une chose extraordinaire: c'est que tant que j'ai été étudiant, même si j'ai travaillé très fort, je ne savais pas ce que c'était que de gagner sa vie. Même si ce n'est pas physiquement, "le" travail, c'est de gagner sa vie pour de vrai, avec la responsabilité au bout.



Roger Fournier et Lise Roy.

Et donc au bout de quatorze mois, je ne pouvais plus endurer la situation à Québec, j'ai fait une demande d'emploi à Radio-Canada Montréal. Ils sont venus me voir travailler et ils ont dit "oui". Alors je suis devenu réalisateur de variétés. . . Bon, plein dans ma vie de hasards. Puis au bout de deux ans, j'ai dit: "Je suis en train de me vider, je m'en vais, je pars". Les gars de Radio-Canada riaient de moi. Ils ont dit: "T'es fou, tu laisses ton poste, on ne peut même pas te le garantir. S'il y a un poste d'ouvert en revenant, d'accord! T'es un bon gars, on va te reprendre, mais on ne peut pas te le garantir". J'ai dit: "Ca ne fait rien, je pars quand même. J'ai besoin". Et je suis parti. C'était probablement irrationnel, mais j'avais envie d'aller faire du cinéma à Paris. Je pouvais commencer ma licence en lettres. J'avais quelques noms, des copains qui connaissaient du monde à Paris et je suis arrivé. Je me suis inscrit à la Sorbonne. Ca m'a emmerdé royalement. Parce que d'abord, j'avais choisi un très mauvais sujet de thèse: "l'absurde dans le théâtre français depuis Jarry jusqu'à nos jours". C'était effrayant. Je lisais des pièces de théâtre plates parce qu'entre "Ubu roi (1896) et 1950, il y a plein de pièces idiotes qu'il fallait que je lise. Je dormais littéralement. Un jour, au bout de quatre-cinq mois, j'ai eu l'ouverture pour entrer comme assistant sur une production de film avec Claude Autant-Lara, "Le joueur" avec Gérard Philippe. Ca a été le bond, l'entrée dans ce monde-là. Et pendant que j'étais à Paris, donc dans une capitale, la capitale du monde francophone et même la capitale de l'Occident de l'Europe (en tout cas à l'époque, ça l'était encore), c'est là que j'ai vu mon village pour la première fois, vraiment. Et c'est là que j'ai écrit la plupart des contes qui sont dans "Les filles à Mounne", par mes souvenirs. Et là j'ai senti que je pouvais écrire. Avant, j'avais essayé. J'étais quand même rendu à vingt-sept, vingt-huit ans (de toute manière, je considère toujours que je suis dix ans en retard sur mon âge réel). Je me suis aperçu que je pouvais écrire. Ca a été extraordinaire comme phénomène, comme impression. Et je suis revenu en 1959 (j'ai été deux ans parti), et encore là, le hasard a joué. Je ne sais pas comment: les dieux, le diable, le destin. Je suis arrivé avec \$4000 de dettes, pas un sou, je suis entré avec mon dernier rond sur l'Amérique en 1959, au mois de juillet. Et au bout de un mois et demi, j'ai eu un poste de réalisateur. Je suis rentré à Radio-Canada et je suis resté là tout le temps depuis. Et j'ai commencé à écrire en 1960. J'ai écrit un premier livre, "La destruction des sentiments", qui est un livre très mauvais évidemment. C'était le vrai premier, celui-là. Il a été refusé partout, et je me suis choqué. J'ai dit: "Je vais vous en faire un livre". Et j'ai écrit "Inutile et adorable" qui lui aussi a été refusé. Personne n'en voulait. Pendant un an et demi ou deux ans, je me suis promené avec ce manuscrit-là sous les bras. Tout le monde disait: Ah, c'est bien, c'est bien, mais ça ne convient pas pour notre maison". Je ne voulais pas l'envoyer à Tisseyre, parce que je n'avais pas gagné le prix du Cercle avec mon premier livre. Alors j'essayais tout: Stanké avait une maison, les Editions du Jour n'existaient peut-être pas, mais en tout cas Jacques Hébert avait quelque chose, Hurtubise ou Leméac. . . J'ai fait le tour. Même Vigneault, qui avait une maison d'édition, je lui ai offert et ça ne marchait pas. Puis en désespoir de cause, je l'ai envoyé au prix du CLF. Je l'ai envoyé au bout d'un an et quelque, et il s'est trouvé que dans le jury, il y en avait deux ou trois qui ont beaucoup aimé ce livre-là. Et Tisseyre m'a dit: "Vous n'avez pas gagné le prix, mais comme il y en a qui l'ont aimé beaucoup, je vais avoir une subvention pour le publier". Il l'a publié, et il a tout publié mes livres tant que j'ai voulu après. C'est moi-même qui suis parti.

Q. Comment vos livres ont-ils été accueillis dans votre famille, dans votre milieu d'origine?

R. Je ne le sais pas. Mes parents l'ont lu et ils sont restés assez froids là-dessus. Ils m'ont dit: "Coudonc, oui, bon. . .". Et, de livre en livre (ils ont tout lu), ils trouvent cela le fun. Je ne le sais pas trop. Il y en a qui aiment cela dans la famille, il y en a d'autres qui n'ont pas l'air d'aimer cela. Ils ont trouvé que j'étais dur souvent pour les prêtres, pour la religion. Mais en réalité, je ne le sais pas trop.

Q. Mais vous n'avez pas été rejeté catégoriquement, comme on l'entend dire parfois ici?

R. Non je n'ai pas l'impression d'avoir été rejeté. J'ai beaucoup de plaisir quand je vais chez moi, on s'entend bien.

Comment ils me voient? Ca, je ne le sais pas trop. Parce que moi je suis assez fermé, je ne me livre pas facilement, et tous les paysans, les cultivateurs, le monde de la terre, c'est du monde qui parle très peu. Alors ils n'ont jamais pris la peine de me dire: "Voilà, on pense ceci ou cela". J'ai l'impression qu'ils disent: "Bien, coudonc, ça a l'air qu'il a réussi à faire quelque chose". Puis ils ont l'air d'être contents.

Q. Dans le milieu artistique en général, ça n'a pas été le grand accueil?

R. Ah non! L'intelligentsia de Montréal m'a à peu près rejeté. Maintenant, ça commence. Ils ont dit: "Bien voyons, ça se peut-y, il a des bonnes critiques à Paris?". Ils ont ouvert les yeux pour la première fois cette année avec "Les cornes sacrées". Avant, ils n'ont pas eu connaissance des bonnes critiques que j'ai eues pour "Moi, mon corps, mon âme. . ." (6). Il y en a eu une quinzaine. C'est énorme! Ils ne l'ont pas su parce qu'à l'époque, il y a eu toute la bataille au sujet du Goncourt qui est venu ici. Parce que "Moi, mon corps, mon âme" a été en lice pour le Goncourt. J'ai été le premier Québécois en lice pour le Goncourt. Cela faisait soixante-douze ans que ça existait (il y a trois ou quatre ans de cela) et j'ai été le premier à être en lice. Le 7 octobre, c'était dans Le Figaro. Alain Stanké était à Paris, il m'a téléphoné pour me dire cela. Mais ça tombait mal. C'est l'année où Lemelin a fait venir les Goncourt et qu'il y a eu toute cette bataille dans Le Devoir, puis qu'on les a accusés d'être des impérialistes, etc. . . Et de toute manière, s'ils avaient donné le Goncourt à un Québécois cette année-là, ils auraient eu l'air de payer la note et ça, ils ne pouvaient pas le faire.

Q. Quand on relit vos livres, on se rend compte que cela fait longtemps que vous transportez les mêmes thèmes, qu'il y a longtemps que vous rêvez de ce voyage en Grèce que fait Norbert. Il y a déjà des scènes mythologiques dans vos premiers livres.

R. Oui, j'ai été marqué sûrement par tout ce contexte culturel qu'on traîne dans un cours classique. Je suis resté avec et j'ai toujours aspiré à cela. Vous avez raison quand vous dites cela. Moi j'ai l'impression que "Les cornes sacrées", c'est l'aboutissement, la fin d'une étape dans ma vie de bonhomme qui fait des livres. C'est la fin d'une étape, c'est certain. Parce que j'ai beaucoup de mal à m'en sortir. Je suis arrivé là, je changerai sûrement. Je crois en tout cas, que je vais écrire autre chose maintenant. D'ailleurs, c'est ce que je fais. Je suis en train d'écrire une pièce, un téléthéâtre sur les maladies mentales. Ca n'a rien à voir avec "Les cornes sacrées". "Les grands cocus" (7), ça prépare "Les cornes sacrées" aussi. C'est le même paysage, le fleuve est encore là comme un personnage, comme dans "Les cornes sacrées".

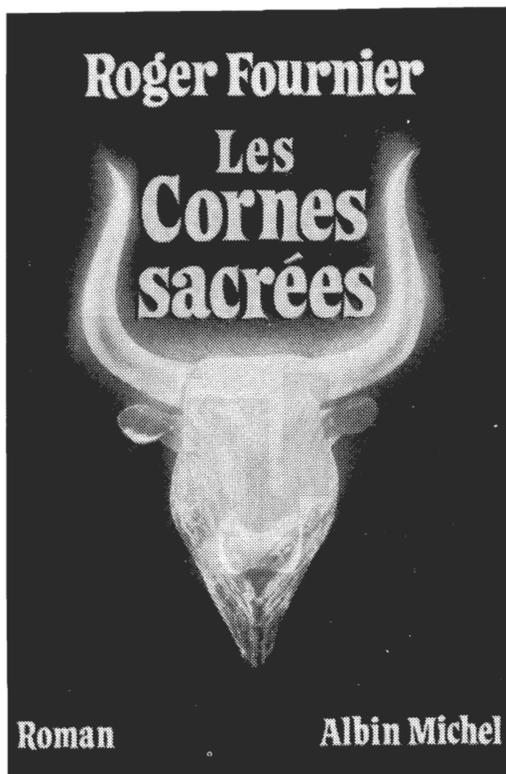
Q. Il y a des choses que je trouve contradictoires dans vos livres. Très souvent, il est évident que vous aimez les odeurs de la ferme et le travail sur la terre mais parfois on croit que vous êtes anti-agriculteur. Dans "A nous deux", par exemple, vous parlez agressivement du soleil qui vous tape sur la tête et qui en arrive à vous inculquer la haine du travail.

R. "A nous deux" (8), c'est un livre de l'époque du refus, encore une fois. Et c'est vrai que quand on faisait les foins, c'était écoeurant comme c'était dur. L'époque des foins, c'était la plus dure. J'ai toujours adoré le mois de septembre et le mois d'août, parce qu'on moissonnait. Et à ce moment-là, c'était une merveille de voir comment c'était haut et frais. On était bien. Mais se taper les foins à la petite fourche, faire les tas, décharger, c'était effrayant. On suait, on maigrissait de trois livres par jour. Ce sont des choses que j'ai éprouvées finalement. Mais je ne suis pas anti-agriculteur.

Q. De toute façon, vous corrigez cette impression avec "Les cornes sacrées" qui est vraiment un hommage au paysan. Mais j'aimerais savoir si cet hommage découle exclusivement d'une option poétique ou s'il s'agit aussi d'un choix politique. Il y a un courant, une mode qui veut qu'on retourne à la paysannerie, aujourd'hui?

R. Absolument pas. Un jour, je marchais dans la rue, et je me suis dit (s'il y a quelque chose qui s'appelle l'inspiration ou l'illumination, c'est cela): ça serait drôle d'écrire l'histoire d'un petit veau qui vient au monde dans le Bas du Fleuve, qui monte le fleuve, qui va jusqu'à Montréal, qui prend un bateau

et qui s'en va. . . (et là j'étais bloqué), soit dans l'île de Crète à Cnossos, soit devant le mur des Lamentations à Jérusalem (à cause justement de cette fameuse tête de taureau à l'f de la langue hébraïque). Ça a été mon point de départ, ça a été mon choix. Ça n'a pas été d'écrire un livre sur la paysannerie parce que ça se boit bien ou ça se porte bien ou que politiquement il faut repenser nos valeurs modernes. Absolument pas. Pour moi, ça vient de très loin. C'est la mythologie, ou plutôt l'inconscient collectif dont parle Jung. Les mythes. Le symbole du taureau, le symbole de la mer etc. . . dans lequel je nage plus ou moins depuis des années et qui m'ont fait penser à cela.



Q. Vous n'êtes sans doute pas d'accord avec les théories qui veulent qu'une oeuvre soit liée à la vision du monde de la classe sociale à laquelle un auteur appartient! La grille marxiste, ça vous dit quoi?

R. Je n'ai aucune notion de ces histoires là. Ça me laisse froid, mais alors froid, ce n'est pas possible. Je trouve fatal qu'un écrivain écrive des histoires. S'il est romancier, il va écrire des histoires qui se rapportent fatalement à son temps, plus ou moins. Tout naturellement, je prends mes sources dans ce que j'ai vécu, ou dans ce que j'ai vu, ou dans ce que je vois dans la vie de tous les jours. Fatalement donc, la politique actuelle au sens propre du terme va être présente plus ou moins. Mais pas comme un levier, pas comme quelque chose que je veux exploiter. C'est là, comme toile de fond. Par exemple, dans "Moi mon corps mon âme", il y a tous les événements d'octobre. Ça arrive, comme si la fille tenait son journal. Je suis allé à Radio-Canada, j'ai pris tous les bulletins de nouvelles de l'année 1970, je les ai lus. La fille dit: "Aujourd'hui, monsieur le ministre Choquette a dit telle chose". On vit toute la crise d'octobre, mais en toile de fond. Et je m'en fous de la crise d'octobre finalement. Elle, elle dit des choses que je pense et c'est justement en en étant libéré. Jamais je ne me suis dit: "C'est la politique qui va me. . . Parce que je trouve cela futile. Comme je le disais tantôt: C'est intéressant, c'est passionnant parce qu'on voit des humains et des classes sociales se faire face, se détruire. . . Mais ce qui m'intéresse c'est l'être humain, c'est tout. La conscience, l'âme, "qu'est-ce qu'on fait là?" On cherche à être heureux, c'est quand même énorme, puis on l'est plus ou moins.

Q. J'aimerais que vous commentiez cette phrase, écrite dans "A nous deux": "Une autre chose qui m'agaçait c'était le

peuple. Le bon peuple de chez-nous. Or je le connais bien le bon peuple car j'en ai fait partie à peu près toute ma vie et en réalité j'en suis à peine sorti. Je ne l'aime pas beaucoup, Dieu me pardonne".

R. Oui, il y a certains aspects chez le monde ordinaire (dont je fais toujours partie). . . je devais penser probablement au peuple québécois qui a beaucoup de grandes qualités mais qui a une chose déplaisante, c'est ce retour sur soi. C'est la barrière qu'on a mis autour de nous. C'est normal qu'on soit comme cela! On est en train de s'en libérer aujourd'hui. Pas mal je pense. Quoique. . . Ce qui a fait par exemple, qu'on a eu peur des étrangers. Il y a encore des gens à Montréal qui disent: "Ah! quelle langue ça parle les Tchèques?". A un moment donné, en 1968 (il y avait des problèmes à Prague et il y a eu beaucoup de gens qui ont voulu émigrer), à l'endroit où je suis le curé en chaire a dit aux gens: "si vous pouvez accueillir des Tchèques chez vous, cela serait une bonne action". Et il y a une femme que je connais bien (du bon monde, qui va à la messe tous les dimanches) qui est venue me trouver et qui a dit: "Qu'est-ce que c'est ça des Tchèques, qu'est-ce que ça fait, quelle langue ça parle, c'est-y catholique, ça va-t-y à la messe. . . ?" On est racistes sans le savoir. Je pense que c'est pas mal à cette attitude que je fais allusion. Les gens conquis, colonisés, se replient sur eux-mêmes et cela fait un manque d'ouverture qui est agaçant.

Q. Quel est votre véritable pays? Le Bas du fleuve, le Québec, ou le monde? Dans "Le journal d'un jeune marié" vous dites: "Mon pays c'est l'île de Montréal où je connais des gens. Si je m'en allais ailleurs, mon pays déménagerait avec moi. C'est dans son coeur qu'on aime sa patrie et non pas dans la ville où on habite". Et dans "A nous deux", vous dites: "Je suis apatride".

R. J'ai eu souvent l'impression d'être plus ou moins apatride. Il faut penser que j'ai été "déplanté", j'ai été sorti d'un contexte familial et sociologique, et il a fallu que je me réadapte. Et j'ai eu souvent l'impression que moi, j'étais un homme du monde, un homme plus ou moins sans patrie, que par exemple, si j'avais vécu à Paris, ma patrie ça aurait été la France. Ou la Grèce. Le seul pays en réalité où j'ai eu envie de déménager (ça c'est bizarre), où j'aurais eu l'impression que je pouvais vivre, ailleurs qu'au Canada, au Québec, c'était la Grèce. C'est assez étrange. Et quand j'ai écrit que "ma patrie c'était Montréal, et les gens que je connaissais", je crois que je le pensais. Assez sincèrement. Puis finalement, cela a évolué. Aujourd'hui, en écrivant "Les cornes sacrées", j'ai eu le sentiment très profond que mon vrai pays c'était le Bas du fleuve. Si j'ai été capable, par exemple (quand Norbert est sur le bateau et qu'il repasse devant chez lui, ça me rappelle des souvenirs que j'ai vécus quand j'étais mousse sur un bateau qui faisait la traversée entre Rimouski et Rague-neau. Je lavais la vaisselle sur le M.S. Rimouski en 1950, pendant les vacances, et je voyais tous les jours, quand il faisait beau, la maison chez-nous, tel que je le décris exactement dans "Les cornes sacrées") de revivre ces émotions là, aujourd'hui à quarante-sept ans, cela veut dire que c'est encore en moi et que je n'ai pas été déraciné. C'est une des choses qui me fait le plus plaisir.

Et quand j'ai reçu une lettre d'un gars (et je veux lui répondre à ce petit gars là) qui m'a écrit: "Je trouve cela extraordinaire ton livre, parce que moi je l'ai lu en me levant le matin et en voyant le même paysage que tu décris à St-Anaclet", je me suis dit: "Ça va. T'as pas trahi. Ton pays, tes parents. . . ça existe encore en toi". Je le salue ce gars là, j'aimerais que vous le mettiez dans l'article. Je vais lui répondre, je ne sais pas quand, mais je veux lui répondre. J'ai été touché par cette lettre. Des lettres, j'en reçois beaucoup. J'en ai reçu une encore hier, d'un littéraire de Belgique qui m'écrit: "Votre livre est merveilleux. C'est Jean-Pierre Chabrol qui m'a dit de le lire et je l'ai fait lire à mon tour à tous mes amis, tant que j'ai pu". Cela me fait très plaisir, ce sont des choses qui me flattent, mais que quelqu'un de St-Anaclet qui n'est pas un homme de lettres prenne la peine de me l'écrire, c'est une des choses qui m'a touché le plus.

J'ai l'impression, pour répondre à votre question, que mon pays, c'est l'endroit où je suis né et que je ne le perdrai jamais. J'ai beau aller partout dans le monde, eh bien le coin de terre où je suis venu au monde, il est encore très présent en moi.

Q. La plupart des fois que vous parlez de Montréal, dans vos livres, les personnages ne sont pas tellement sympathiques. Ce sont souvent même des ratés. Pourtant, on sent chez vous un besoin de la ville, comme Lucien qui, dans "La marche des grands cocus" arrive à Rimouski, se retrouve à l'hôtel St-Louis, et est content d'être là, parce que les trains passent, pas loin, et qu'il peut sentir l'odeur de la fumée.

R. J'aime beaucoup les grandes villes. Je n'aime pas la petite ville qui est une chose bâtarde pour moi. Je vais dire une chose qui va vous étonner: je trouve que la ville, plus elle est grande, plus elle est monstrueuse, plus elle est belle, plus elle est porteuse de fruits. Ça a l'air contradictoire, mais cela me paraît évident. La ville est génératrice de création. C'est à cause de la ville qu'il y a eu ce qu'on a aujourd'hui. Les humains sont grégaires par nature. Et mettre ensemble des milliers de personnes, cela fait une espèce de combustion intellectuelle qui provoque les grandes créations. J'ai parlé souvent de cela avec Louis Pauwels. La ville maudite, c'est une idée de l'Eglise. Cela vient de Babylone, ville maudite où il y a eu des péchés, puis on traîne cette idée reçue depuis toujours. Pour moi, c'est de la bouillie pour les chats. Il est vrai que la ville est laide souvent. Les belles grandes villes sont rares. Et c'est vrai aussi que si dans les grandes villes, il y a des choses affreuses qui se passent (vous n'avez qu'à lire Ferdinand Céline dans "Mort à crédit", "Voyage au bout de la nuit", il n'y a personne comme lui qui n'a su décrire le côté hideux des banlieues, de Paris par exemple), cela reste quelque chose qui stimule. Moi j'ai besoin de la ville. Mais tous les vendredis soirs, je fous le camp à la campagne, à ma maison, et je m'en vais en forêt où je coupe mon bois de chauffage, puis je cultive mon jardin. Il y a un mur entre le vendredi soir et le dimanche soir dans ma vie. Et j'ai besoin des deux. Comme je fais une vie d'"intellectuel", ça ça se passe en ville, il n'y a rien à foutre, c'est là que ça va se faire. Et si je réussis (on est en train par exemple de faire un film avec "Moi mon corps mon âme"), cela va se passer grâce à des relations que j'ai avec Paris et Montréal. C'est la ville qui va faire cela, ce n'est pas St-Anaclet. Mais St-Anaclet est aussi important dans mon esprit, à cause des humains qui sont là. C'est autre chose.



Roger Fournier [à droite] à la ferme de ses parents. [1959].

Q. Le Bas du fleuve vous apparaît parfois comme un monde à part, où la vie est dure et où le paysage fait peur.

R. Ah oui, c'est fatal. C'est un endroit où il y a une âpreté extraordinaire dans la nature, ce qui a donné des êtres humains que j'aime beaucoup mais qui ne sont pas des tendres. Qui peuvent être des tendres, mais qui sont capables d'une dureté extraordinaire. La beauté naturelle du paysan, quand

on me parle de cela, ça me fait rire. Ce n'est pas vrai. S'il y a des gens qui peuvent être durs, ce sont les paysans. Pourquoi? Parce que la nature est très dure. Une tempête de neige, c'est affreux quand on y pense. Et je les ai vécus quand j'étais petit. Je me souviens, il y en avait qui duraiënt quatre, cinq jours, une semaine. Des froids épouvantables! Je me suis fait geler les oreilles souvent que ça pétait rendu à l'église, la peau craquait pour que le sang sorte. Et c'est vrai que le paysage est très dur. J'aime beaucoup décrire cela, le Bic et les montagnes, St-Fabien, et chez-nous aussi. A certains moments, il y a une espèce de clémence dans le soleil, mais ce sont des jours très rares. Et si j'en parle avec autant d'amour, c'est parce que quand je les ai vus et sentis, c'étaient des événements. Le reste du temps, c'est écoeurant, c'est très très dur. Tu te lèves le matin, la pluie tombe, c'est le mois d'août et cela va presque geler.

Q. Vous dites aussi que c'est un coin plein de possibilités. Le même personnage qui a peur est ébloui par la "vaste mer", les "vastes espaces".

R. Pour moi, c'est un endroit de la province de Québec qui a été ignoré, qu'on n'a pas su exploiter encore. Et c'est l'un des regrets exprimés par le personnage de "La marche des grands cocus". Qu'est-ce qu'on a fait avec ce monde là? Qu'est-ce qu'on a fait avec ces paysages là? Je me souviens que le personnage (Lucien ou le petit St-Clair qui arrive à Rimouski, sur la côte, et regarde cela) se dit: "Quest-ce qu'on a fait avec cela? C'est quand même une richesse. Et on a laissé les gens crever là-dedans". Ça marche comment? Ça marche sur le bien-être social. Jusqu'à tout récemment (je ne sais pas si c'est encore vrai), il paraît que le Bas du fleuve coûtait à la province de Québec \$83 millions par année en bien-être social. On devient dingue quand on y pense. Il doit pourtant y avoir une façon de faire fonctionner cette partie du monde. Ça ne se peut pas. Ailleurs. . . (La Sibérie, c'est pas plus jojo. Je ne dis pas cela parce que je suis pro-communiste, j'ai horreur de ce système. Même si le système capitaliste est chiant et souvent malhonnête, je trouve que l'autre est encore pire. Parce que j'en connais. Je suis allé dans les pays de l'Est à quelques reprises et je déteste cela. C'est horrible, on ne respire pas là-dedans). . . Mais c'est possible. Il suffit de se servir de son intelligence. Comment cela se fait-il? (moi ça m'a toujours fasciné). On mange de la viande enveloppée par Canada Packers à Rimouski alors que les cultivateurs (en tout cas à l'époque où je parle) n'étaient pas capables de vendre leur viande. C'est énorme! Qu'est-ce que c'est que cela? Il y a quelque chose qui ne marche pas là-dedans. Et c'est dans ce sens là que les paysans se révoltent dans "La marche des grands cocus". C'est le sens du bouquin, un peu.

Q. Comment, de loin, avez-vous perçu le BAEQ, le "Plan"?

R. J'ai essayé de suivre cela un peu. Je n'ai pas pu le suivre autant que je l'aurais voulu, mais j'ai eu l'impression qu'on avait raté (ils ont fait des plans et des re-plans), et que ça n'avait abouti à rien finalement. J'allais presque une fois par année voir sur place comment ça se passait (avec mon frère qui a la terre). Le problème du lait, c'est de là que ça vient, "La marche des grands cocus". Ce que j'ai décrit on l'a presque vécu il y a deux ans. J'ai trouvé cela intéressant comme phénomène.

Q. Quel avenir voyez-vous pour la région, vous qui êtes d'ici?

R. Je ne voudrais surtout pas parler ex-cathedra, ni avoir l'air de pontifier. Je ne sais pas si on va réussir à faire fonctionner, à faire produire le Bas du fleuve normalement. Je me pose la question. J'ai l'impression que cela va être difficile. Il semblerait que depuis douze, quinze ans, on ait essayé, puis que ça n'a pas encore donné des résultats fabuleux. Y a-t-il trop de monde ou pas assez de monde? Est-ce que c'était une bonne idée que de fermer des villages? Peut-être. Je ne le sais pas. Ce n'était peut-être pas une bonne idée. Alors, c'est quoi? Apparemment, on ne l'a pas encore trouvé la bonne idée. Comment on peut exploiter cela? N'y a-t-il pas des mines? Est-ce que ça serait cela? La forêt? Le tourisme? Par exemple, on présente la Gaspésie comme une région touristique! On n'a pas fait grand-chose pour rendre cela intéressant. On n'est pas capable d'aller manger du poisson en Gaspésie. Ce n'est jamais la saison, ou il n'y en a pas, ou il est malapprêté.



Q. Comment gardez-vous contact avec la région?

R. J'essaie d'y aller au moins une fois par année. Cette année, je n'ai pas pu, je n'ai pas eu le temps. A part la famille, j'ai très peu de contacts en réalité. Et c'est malheureux. Mais il y a seulement vingt-quatre heures dans une journée et moi j'ai travaillé, jusqu'à tout récemment, au moins quinze heures par jour pour vivre, écrire, apprendre à écrire et lire. Ça me faisait quand même pas mal de pain sur la planche: écrire un livre par année, plus des articles de journaux, plus des contes, plus des mises en scène de spectacles, plus mon travail de télévision. J'avais tout cela en même temps, pendant douze, quinze ans. Ce n'est plus mon boulot de partir et d'aller passer des semaines dans le Bas du Fleuve pour voir comment ça se passe. Je le sais un peu, par les informations, dans les journaux, à la télévision ou à la radio. Mais malheureusement, je ne suis pas au fait de tout ce qui arrive là-bas.

Q. Si vous voulez boucler la boucle, comme Norbert dans "Les cornes sacrées", avec ce que vous avez appelé l'harmonie universelle, avez-vous l'intention de finir vos jours à St-Anaclet?

R. Je n'en ai aucune idée. Ce n'est pas un projet. On s'attache au lieu où on vit, et en ce moment, moi j'ai retrouvé la terre en m'achetant une maison à la campagne, avec un lot à bois et grand de terrain: j'ai douze arpents à peu près. Ma terre, c'est ça maintenant (c'est à Saint-Esprit, dans le comté de Montcalm). Mon chez-moi, c'est ça. La terre, qui n'était pas à moi avant, à cet endroit là, c'est devenu ma terre à moi.

Et je la cultive avec mes mains, je marche, j'arrive là et c'est chez-moi. Vraisemblablement, je mourrai là, dans cette maison.

**Entrevue réalisée par
Noëlla Jean Bouchard
à Montréal,
le 10 novembre 1977**

REFERENCES:

- 1- Roger Fournier. *Les Cornes sacrées*. Paris, Albin Michel, 1977. 317 p.
- 2- Sandor Ferenczi. *Thalassa: psychanalyse des origines de la vie sexuelle*. Paris, Payot, 1972. 186 p.
- 3- Roger Fournier. *Inutile et adorable*. Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1963, 204 p.
- 4- Roger Fournier. *Le Journal d'un jeune marié*. Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1967, 198 p.
- 5- Roger Fournier. *Les filles à Mounne*. Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1966. 163 p.
- 6- Roger Fournier, *Moi, mon corps, mon âme*. Montréal, Editions La Presse, 1974, 251 p.
- 7- Roger Fournier. *La marche des grands cocus*. Montréal, L'Actuelle, 1972. 255 p.
- 8- Roger Fournier. *A nous deux*. Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1965. 210 p.